



Bodériou Jean-Louis : Né le 4-06-1861 à Plougourvest ; 1885, prêtre et vicaire à Crozon ; 1899, aumônier des Ursulines, Morlaix ; 1909, curé-doyen du Faou ; 1917, curé-doyen de Plabennec ; 1925, chanoine honoraire ; 1937, retiré à la maison Saint-Joseph de Saint-Pol-de-Léon ; décédé le 21-06-1949.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1949 p. 394-396.

M. le chanoine Jean-Louis Bodériou. Né à Plougourvest, M. Bodériou fut élevé à Plougar où ses parents tenaient une petite ferme et c'est là, près des siens, qu'il a été inhumé.

Il fit de solides études au collège de Léon et, sans avoir jamais montré de qualités brillantes, il eut toujours un rang honorable dans son cours. Après la rhétorique, il entra au Grand Séminaire. Il fut ordonné prêtre en juillet 1885 et fut, pendant un an, surveillant au collège de Léon. En 1886, il fut nommé vicaire à Crozon. Dans cette grande paroisse qui s'étend sur une bonne partie de la presqu'île, le ministère était difficile à une époque où l'auto ni la moto ni même la bicyclette ne raccourcissaient les distances. M. Bodériou fut chargé du quartier de Saint-Fiacre avec la messe du dimanche et les catéchismes. Son ministère ne s'y limitait pas et, soit au patronage, soit dans les autres œuvres, soit dans le contact avec les familles, il eut une influence qui laissa longtemps des traces. Aussi aimait-il à retourner à Crozon où il comptait de fidèles amis.

En 1900, il fut nommé aumônier des Ursulines de Morlaix. C'était l'époque douloureuse de la loi sur les Congrégations. Par une exception due à certaines influences qui s'entremirent près des pouvoirs publics, la maison de Morlaix ne fut pas fermée. Mais il y eut de nombreuses alertes ; des précautions durent être prises, sinon pour tourner la loi, du moins pour ne pas se mettre en contradiction flagrante avec elle et pour en éviter l'application brutale. Dans cette affaire, l'aumônier fut le conseiller avisé et prudent des religieuses, toujours en éveil au moindre danger, et il eut la joie de voir passer l'orage qui dévasta tant d'autres communautés. Il demeura neuf ans à ce poste et, pendant ce temps, il ne s'absenta jamais si ce n'est pour assister aux retraites ecclésiastiques. Aussi est-il resté dans le souvenir reconnaissant des Ursulines de Morlaix, le bon père qu'elles aimaient toujours à revoir et qu'elles ne manquaient pas d'inviter aux grandes occasions. Il se rendait volontiers à leurs invitations et prenait plaisir à s'entretenir avec celles qui représentaient la tradition d'avant l'Union romaine.

En 1909, il fut nommé curé-doyen du Faou. Il eut avec ses paroissiens les meilleurs rapports. Même s'il ne réussit pas à atteindre chez beaucoup le fond des coeurs, il sut gagner l'affection d'un grand nombre et le respect de tous par son zèle, son amabilité souriante, même sa dignité extérieure : toujours très soigneux de sa personne, sans aucune affectation, il considérait que la décence de l'habit et de la tenue a sa part dans l'estime que doit inspirer le prêtre ; sa politesse, sa courtoisie se traduisaient aussi bien dans ses entretiens privés que dans les avis qu'il donnait du haut de la chaire, même dans les remontrances qu'il avait à faire, car il n'omettait pas de signaler les défaillances et de relever les manquements aux devoirs essentiels de la pratique religieuse ; mais il le faisait avec une prudence et une discrétion qui étaient les formes de sa charité. Quand il quitta Le Faou en 1916, il y laissa bien des regrets.

Il était appelé à un poste important : Plabennec. Il allait y donner pendant vingt ans la mesure de ses belles qualités sacerdotales. D'emblée il s'accorda à la population. Il ne lui déplaisait certes pas d'arriver dans cette place forte de la démocratie chrétienne du Léon, car lui-même fut toujours un démocrate convaincu et depuis sa jeunesse, il n'a cessé de soutenir en discutant avec une douce ténacité qui pouvait parfois paraître de l'obstination, les idées qu'il croyait être l'expression de la vérité politique. Très préoccupé de justice sociale, il contribua à maintenir une tradition qui remonte aux directives du Pape Léon XIII et à développer les activités et initiatives syndicales si vivantes dans tout le canton. Il était bien de ces prêtres auxquels fait allusion M. André Siegfried dans son Tableau politique de la France de l'Ouest et qui, même sur le plan temporel, sont les guides de leurs populations.

Il fut surtout le pasteur des âmes. Par sa piété d'abord, car il se sanctifiait pour elles. Il se levait à 5 h. 30 et, dès l'Angelus, il était à l'église, n'interrompant sa méditation que pour entendre les confessions quotidiennes. Après un petit déjeuner, il remontait dans sa chambre pour faire une lecture spirituelle. A 16 heures, il était encore à l'église pour sa visite au Saint-Sacrement, qu'il prolongeait par la récitation du bréviaire. Ses prônes et homélies étaient animés de cette piété profonde : ils allaient droit à l'intelligence et au cœur de ses auditeurs en des formules sans prétention oratoire, mais nettes et simples comme sa pensée.

Par son zèle ensuite. Il fut des premiers à organiser l'Action Catholique, divisant la paroisse par quartiers, convoquant hommes et femmes à des réunions mensuelles dans les salles du patronage, encourageant et stimulant les mouvements spécialisés de jeunesse dont il confiait la direction à ses vicaires, ne se réservant que la direction du Tiers-Ordre. Au premier rang des œuvres, il mettait ses écoles chrétiennes et, en 1923, il donna à Plabennec une nouvelle école qui compte parmi les plus belles du diocèse.

Par sa charité enfin. Elle était inépuisable et il donnait sans compter. Il donnait aux pauvres et aucune misère ne le trouva jamais indifférent. Il a payé la scolarité et même la pension de bien des élèves dans ses écoles et dans les collèges et de nombreux prêtres, religieux ou religieuses lui doivent, après Dieu, leur vocation. Sa table était toujours largement ouverte, surtout aux séminaristes qui, pendant les vacances, trouvaient au presbytère une seconde maison familiale. A l'exemple du Maître, « il a passé en faisant le bien », et voilà pourquoi sa paroisse lui était si attachée.

Elle lui montra magnifiquement cet attachement en août 1935 à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales. Ce fut, en effet, un spectacle émouvant que celui de tous ces hommes, de toutes ces femmes quittant leur travail pour venir en foule à l'église un jour sur semaine et prendre part au jubilé de leur curé. En chaire, M. Moënner, alors archiprêtre de Saint-Louis et délégué par Mgr l'Evêque, célébra le modèle du prêtre et du pasteur. L'éloge fut repris au banquet, notamment par MM. Paul Simon, député du Finistère, Jestin, maire de Plabennec et Quentel recteur de Plougar. Tous

trois retracèrent les étapes de la vie exemplaire du jubilaire, les deux premiers insistant surtout sur son ministère à Plabennec. Et il apparut aux yeux de tous que M Bodériou, avec moins d'éclat peut-être que tels autres prêtres : M. Grall à Ploudalmézeau, M. Olivier à Lannilis, M. Treussier à Saint-Pol, mais non avec moins de zèle efficace et sûr, fut un des grands curés du Léon.

Toutefois la vieillesse était venue et, avec elle de pénibles infirmités : le curé se sentait parfois atteint d'une grande faiblesse et, plus d'une fois, il dut interrompre la messe. Sa vue baissait progressivement et si l'intelligence restait lucide, son activité allait décroissant. Il donna sa démission en novembre 1937, et c'est à cette date qu'il écrivit son testament spirituel dont nous citons ces quelques lignes si belles dans leur simplicité : « Craignant de causer quelque gêne à mon successeur, je n'ai pas voulu rester dans cette paroisse à laquelle j'étais très attaché et où j'ai trouvé tant de sympathies et de bonnes volontés. J'espère que dans la maison Saint-Joseph je pourrai, dans le calme me préparer à paraître devant le bon Dieu... Domine Deus meus, jam nunc quodcumque mortis genus prout tibi placuerit suscipio cum omnibus suis angoribus, paenis ac doloribus. »

On sait l'épreuve que Dieu lui réserva. Il resta douze ans dans cette maison Saint-Joseph où il s'était retiré faute de ressources, car il avait tout donné. Il assista lui-même, toujours souriant et parfaitement résigné, au lent progrès de sa déchéance physique, jusqu'au jour où les ténèbres qui avaient déjà obscurci ses yeux, obscurcissent aussi son intelligence. Puis, le 22 juin dernier, il s'endormit dans la paix du Seigneur.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon : 22/07/1949 p. 394.*